

La lecture, un peu, beaucoup, passionnément... mais à propos !

PAR ANTOINE TARABBO

L'auteur s'attaque ici avec l'humour et le sens de la métaphore qui le caractérise à l'un des problèmes récurrents rencontrés par de nombreux élèves sourds, à savoir les difficultés et les interprétations fantaisistes développées lors des activités de lecture. S'appuyant sur les principes de la linguistique Guillaumienne, Antoine Tarabbo propose des pistes de réflexion pour guider les élèves au travers des méandres de textes écrits dans une langue française riche mais parfois complexe.

Beaucoup de nos élèves sourds pratiquent allégrement ce que nous nommons, en leur faisant un clin d'œil de connivence humoristique, "la pêche à la ligne". A notre grand dam, les petits mousses la pratiquent quotidiennement durant les activités de lecture.

Voyons en les très conséquentes modalités.

L'hameçon de leur regard accroche dans le texte les mots relativement connus, ou ceux d'allure familière voire formellement ressemblants. La prise dans ce cas, peut être parfois très cocasse ! Ainsi, dans un texte de niveau lycée professionnel qui évoque une petite fille triste, on rencontre le bloc de sens suivant : "Elle la console".

Un bref coup de moulinet ramène très vite le troisième terme dans l'empan visuel de l'élève. Dans la seconde, le mot croché passe du statut de verbe à celui de nom et devient ainsi ce jeu qui rend les pouces des jeunes si spectaculairement mobiles !

Une fois fermement ferrés, les termes ainsi "pêchés" sont arrachés au banc du texte. Les autres mots considérés comme menu fretin sont rejetés presque impitoyablement pour ne pas surcharger cognitivement le Bateau-Lire.

La pêche dès lors, ne sera pas miraculeuse, loin de là ! Mais plutôt lacunaire, sujette à contresens, aux erreurs d'attributions et pour les élèves les plus imaginatifs à la création quelquefois d'une logique de sens tout à fait autre que celle proposée par le texte étudié.

Pour que nos élèves deviennent des marins aguerris dans la lecture des cartes textuelles, et partant, de bons navigateurs dans l'océan de la littérature, il est intéressant de les entraîner au chalutage sélectif des notions de **Thème** et de **Propos**.

Les ouvrages de didactique nous éclairent.

De qui, de quoi je parle (ou ce dont il est parlé) constitue le **thème**. Ce que j'**en** dis (ce qui est en est dit) représente le **propos** (parfois nommé rhème).

Ainsi dans la proposition : "Le temps est plutôt sec".

De mon thème météorologique je dis le faible degré hygrométrique. Et dans cette autre : "Marguerite possède trois chatons", de mon amie ainsi nommée, je dis qu'elle est propriétaire de trois petits félins.

Pour notre part nous substituons, à l'instar du linguiste Gustave Guillaume, au terme "thème" le terme de "**support**". Et à celui de "propos", pareillement, nous préférons "**apport**".

Le support est représenté comme le plateau d'une balance.



C'est dans lui que se "déverse" en tant que "récipient" collecteur, les éléments de sens fournis par l'apport ou les apports de signification.

L'apport est figuré pour sa part sous la forme d'un rond  d'où part une flèche attributive →.

Il convient de faire inférer par les élèves que la flèche d'apport fonctionne dans les deux sens suivant justement le bon sens de "remplissage" :

Ainsi : La boîte  de chocolat.
Le double  de cent.

On peut appliquer progressivement la notation ainsi proposée.

Proposition : "La petite fille pleure". **Support** = la petite fille / **Apport** = pleure.

Par enrichissement : "La petite fille qui a perdu sa poupée pleure".

Support = la petite fille / **Apport 1** = qui a perdu sa poupée / **Apport 2** = pleure.

A noter que pour Gustave Guillaume la proposition subordonnée relative fonctionne, selon ses mots, “comme un adjectif de discours”, et caractérise ainsi le nom antécédent.

Le linguiste nous indique aussi que l'adjectif doit trouver en dehors de ce qu'il dit, la chose dont il doit dire quelque chose. Ainsi “petit” doit trouver la chose dont il dit “petit”. Exemple = le petit chat. Il en va de même pour le verbe qui s'accorde avec son sujet et également de l'adverbe qui doit trouver à dire en dehors de lui-même. Ex.1 = elle marche lentement. Ex.2 = il est très fort.

A l'inverse de ce qui se produit pour le substantif (“ce que le substantif apporte de signification se trouve en lui-même”, Gustave Guillaume), “Chaton” se dit de lui-même, ainsi apport et support sont dans le même lieu.

On s'attache à montrer que les supports jouent le rôle de “subordonnants” vis à vis des apports dans la phrase. L'enchaînement suit deux étapes :

a) La phase d'arrimage support-apport qui constitue les divers groupes dits “blocs de sens”.



Exemple : “L'irrésistible petit → chaton ← que nous avons trouvé dans la rue”.

Le bloc peut alors devenir effectif.

b) Une seconde phase où le groupe une fois soudé, fonctionne en bloc compact qui peut à présent endosser totalement sa fonction grammaticale et donc faire fonctionner les liens syntagmatiques qui éclairent la signification en pleine phase de concrétisation grâce à la distribution fonctionnelle des sujets, objets, circonstants, qui s'opère sous la houlette du procès.

L'irrésistible petit chaton que nous avons trouvé dans la rue profite de jour en jour et nous remplit de joie.

Cette représentation fléchée fait écho à “la pensée qui est mouvement” toujours chez GG. La mise en discours montrant les effets des opérations mentales.

Dans l'exemple qui suit, afin de mieux visualiser les processus impliqués, et imitant Rabelais et ses “paroles gelées”, nous allons “refroidir” l'acte de lecture ralentissant ainsi les liaisons qui s'établissent dans l'esprit du lecteur expert.

L'effet de ralenti nous permettra de mesurer la complexité des opérations successives exigées pour une bonne compréhension.

Soit le début de texte suivant :

“Complètement abasourdi,

Un adverbe = “complètement” qui fonctionne comme apport pour le support adjectif = “abasourdi”.

Ce dernier, de par sa classe grammaticale, est appelé à devenir à son tour apport qualifiant, caractérisant d'un nom qui est encore... éloigné ainsi que le permet l'apposition. Mais cet adjectif anticipe déjà d'un singulier et d'un masculin par le genre et nombre qu'il supporte dans sa terminaison. Le lecteur stocke dans sa mémoire de travail cette attente attributive à combler et s'interroge in petto sur la causalité de cet abasourdissement-conséquence. Cause qui n'est pas encore disponible à ce stade de la lecture.

dans l'impossibilité de comprendre ce qui se passait et soudain envahi d'une grande lassitude,

Deux blocs de sens qui sont deux apports successifs qui renforcent l'attente d'un support humain masculin et qui entretiennent le... suspense ! Et renforce l'attendu masculin singulier.

Robert demeurait immobile, à se demander si ce qu'il avait vu était vraiment réel...

Riche des ses trois apports successifs, le support Robert, enfin “atteint”, devient un véritable groupe compact qui largement qualifié peut devenir sujet opérationnel du verbe d'état demandeur d'une signification = hors de lui-même et qui le pare d'un quatrième apport attributif.

Il s'ensuit un cinquième apport apposé, qui entame un début d'explication de l'abasourdissement annoncé en amont de la phrase...

Il est bon d'entraîner les élèves, comme dans le cas ci-dessus, à détecter le ou les supports “majeurs”. Certains plateaux-supports pèsent plus lourds dans la phrase. A leur faire supporter la temporisation provisoire qui précède l'arrimage décrit plus haut et leur faire effectuer les sous-attributions “mineures”apports / supports qui s'emboîtent et/ou s'inféodent au sein des groupes successifs mêmes.

Mais au-delà du puissant effet d'organisation structurale de la lecture et de l'écriture, la bonne connaissance et la maîtrise de ces deux notions “Apport-Support” couplées donnent accès à des opérations cognitives essentielles.

L'orthophoniste F. Pagès rappelle “l'ordre quasi ontologique” dans lequel la langue se structure grammaticalement pour faire sens. D'abord nommer, caractériser, puis informer, enfin relier.

Dans cette suite d'opérations mentales, de subtils processus **d'attribution** se mettent en place le long de l'axe syntagmatique de la phrase. Ils permettent à la grammaire de jouer son puissant rôle **d'anticipation** du sens à venir. Cela dès le premier mot de cet axe horizontal qui est celui des combinaisons et que Gustave Guillaume nomme celui de la "syntaxe opérative".

Cette disposition permet de procéder, on l'a vu, à un **"pré-stockage prévisionnel"** de la signification en cours de lecture, et enfin de réaliser sa **validation** totalement à l'arrivée au niveau du point final de la phrase.

La phrase, en une sorte de microcosme du texte, voit se jouer, à son échelle, les articulations support/apport. Les emboîtements successifs sont comme des "fractales" qui vont résonner dans tout le texte macrocosme.

Prenons un exemple plus complexe d'application de la méthode en situation de classe.

Est choisi en cours de 4^{ème}, au cours d'une séquence consacrée en l'occurrence à la nouvelle fantastique, "Le portrait ovale" d'Edgar Allan Poe. Le début de la nouvelle est le suivant et se présente comme largement semé d'embûches :

*"Le château dans lequel mon domestique s'était avisé de pénétrer de force, plutôt que de me permettre, déplorablement blessé comme je l'étais, de passer une nuit en plein air, était un de ces bâtiments, mélange de grandeur et de mélancolie, qui ont si longtemps dressé leur front sourcilleux * au milieu des Appenins ** aussi bien dans la réalité que dans l'imagination de mistress Radcliff ***".*

Indications fournies par le manuel : * = à l'air sévère / ** chaîne de montagnes italienne / *** auteur anglais de la fin du XVIII^{ème} siècle].

Le travail de repérage des supports commence. Premier débroussaillage du texte.

De quoi parle-t-on ? d'un **château, actant inanimé**. Il est identifié comme un support majeur qui une fois posé pourra recevoir ses apports successifs, qui vont s'enchaîner les uns aux autres.

Laissons ceux-ci en suspens provisoirement pour aller de l'œil courir jusqu'au verbe **"était", verbe d'état** qui va enclencher l'attribut du sujet "un de ces bâtiments", qui par orientation de la flèche attributive de droite à gauche est l'apport du sujet.

Mais ce même groupe nominal devient dans le même temps, **support** de ce qui suit. A savoir "mélange de

mélancolie et de grandeur", qui constitue **l'apport 1** par le jeu de l'apposition dans un premier temps.

Puis s'effectuera **l'apport 2** par le fait de l'expansion du nom bâtiments (promu antécédent) sous la forme d'une subordonnée relative de bonne longueur et de contenu très précieux en termes d'informations incipitales = *"qui ont si longtemps dressé leur front sourcilleux * au milieu des Appenins ** aussi bien dans la réalité que dans l'imagination de mistress Radcliff ***".*

Subordonnée qui pose clairement le genre du texte dont la caractéristique est cette hésitation entre le réel et l'imaginaire et qui est la marque constitutive même de tout texte fantastique.

Un peu de rétropédalage, une fois ce premier support copieusement garni à ras bord.

A la recherche cette fois d'**actant animé ou humain**, on recense *"mon domestique"*, premier actant identifié en tant que personne et dont l'apport évoque la décision prise et sa justification emboîtée. Ensuite, c'est le renvoi à un **support** narrateur-maître identifié par le *"me"*, *"mon"*, *"je"* et dont l'apport précisera la sale blessure.

Ce début de la nouvelle est d'une densité un peu effrayante mais il réussit le tour de force de fonctionner comme un incipit plutôt performant.

Le décor est dressé. Les deux personnages sont en place. Le narrateur est blessé sérieusement ce qui peut autoriser la mise en doute sur ses propos à venir, peut-être délirants. Enfin, tous ces apports ont bien atteint leur cible support et nourrissent largement la lecture en amont.

Ce travail de "sondage" n'est pas réservé aux seuls professeurs de français et à leurs élèves de la classe de langue.

Qu'on en juge dans ce court extrait d'un manuel d'Histoire, dans un chapitre consacré aux grands mouvements commerciaux au XVII^{ème} siècle : "Au sujet de la compagnie des Indes à Pondichéry". Petit sous-texte situé sous une gravure représentant ce célèbre comptoir indien sur lequel on a révélé par un marquage typographique particulier le **poids du support majeur**.

*"D'abord hollandais, le **comptoir de Pondichéry** devient français en 1693. C'est une escale bienvenue vers la Chine et un **comptoir** ouvert en direction du continent indien. Les rivalités entre les compagnies sont source de conflits entre Etats : en 1761, **Pondichéry** est détruit par les Anglais".*

L'Album, un genre pour les jeunes littérateurs

Cette pratique trouve naturellement son pendant dans l'acte d'écriture. On peut utiliser la représentation pratiquée cette fois sur le versant de la production écrite. Nous en donnerons une application toute simple.

Soit par exemple un travail d'enrichissement de la phrase suivante :

"Le camion montait la pente".

Support = camion Apport = montait la pente

Sur une fiche d'aide aux élèves on peut figurer :

- ♦ Apport (de couleur);
- ♦ Apport (de forme);
- ♦ Apport (d'allure);
- ♦ Apport (de vitesse);
- ♦ Apport (allure de l'ascension);
- ♦ Apport (apport de degré, cf. la pente);
- ♦ Apport (de marque);
- ♦ Apport (d'époque de fabrication)...

D'autres exemples montreraient d'autres manières d'exploiter cette répartition fondamentale au sein des travaux d'écriture. Le lecteur en voit certainement déjà les prémisses.

Il semble donc qu'une bonne initiation de nos élèves au repérage de ces deux notions organisatrices du discours à savoir **support/apport**, suivie de leur manipulation couplée dans les deux activités de lecture et d'écriture soit un gage tout d'abord d'une compétence de lecture améliorée et de la promesse d'une production écrite se structurant et s'enrichissant suivant un canevas d'usage simple, mais fructueux.

C'est aussi l'écho naturel d'une opération de pensée fondamentale du sujet parlant qui a quelque chose à dire de quelqu'un ou de quelque chose et qui, communiquant cette expérience intime, se fait si humain. ❖

Antoine TARABBO, Enseignant Spécialisé, INJS de Cognin

L'album est un genre qui, s'il n'est pas né avec la littérature pour la jeunesse, y a trouvé l'espace de sa réalisation, de sa redéfinition. S'il y a un apport de la littérature pour la jeunesse à la littérature, en terme générique, c'est l'album. Il s'y joue, de manière subtile, un lien entre l'image et le texte, y compris pour les enfants non lecteurs qui, pourtant, à force de relectures par l'adulte, en viennent à se lire à eux-mêmes le livre : lecteurs et lectrices ou littérateurs ? L'album pour enfants présente une narration suivie. L'image y joue de moins en moins le rôle d'une illustration et de plus en plus celui d'un élément narratif à part entière.



David François, Le Garçon au cœur plein d'amour, illustrations de Stasys Eidrigevicius, Urville, éditions Motus, 2010, 32 p. 13 €. Pour tous les âges.

Le récit de David est, comme souvent chez cet auteur, assez proche de l'exercice de style savant et sensible à la fois, fait assez rare. Les pérégrinations de Tristan qui devient tout ce qu'il voit et aime. Dès lors s'installe le dialogue avec l'illustrateur lituanien Eidrigevicius (1949-) spécialiste des peintures de visages. Le visage renvoie en miroir le monde où vit Tristan, comme il renvoie ses désirs. Ses métamorphoses sont celles qui accompagnent toute quête d'identité qui se perdrait en identification aux icônes du moment. Les portraits racontent moins de choses qu'ils ne posent de questions sur Tristan, donc, par ricochet, sur le lecteur. David utilisant de-ci de-là des stéréotypes invite ce dernier à s'interroger. Chaque double page est une perspective sur le rapport à soi autant qu'à l'autre : ni narcissisme ni personnalité diaphane poreuse aux autres, ni certitude de ses raisons, ni certitude des raisons d'autrui, mais se poser face à face au monde, telle pourrait être une ligne de lecture du livre, comme on parle de lignes de la main. L'ouvrage est un chef d'œuvre et la dextérité graphique ne doit pas faire oublier l'intelligence du texte de cet auteur singulier et pénétrant qu'est François David.



Lamiraud, Christine, *Une Reine trop belle*, Talents Hauts, collection Livres et égaux, 2009, 25 p ; 11,50 € ; Aymond Gaël, *La Princesse Rose-Praline*, illustré par Julien Castanié, Talents Hauts, collection Livres et égaux, 2010, 25 p ; 11,50 €. Dès 3 ans.

Ces deux albums s'ingénient à prendre à contrepied l'image de la femme véhiculée par les contes classiques. Leur valeur est donc dans l'intertextualité. En ce sens, ils sont à la fois des supports idéaux pour travailler les contes tout en étant des textes difficiles d'accès hors connaissance des références littéraires convoquées. Certes, on peut les lire ainsi, au premier degré mais ils perdent de leur saveur. Pour le pédagogue, ces albums sont l'occasion de faire prendre conscience aux jeunes lecteurs que la création est une relecture, une reprise de l'existant y apportant une nouvelle pierre.

Hassan Yaël, *Aglæe et Désiré*, illustrations de Clotilde Perrin, Casterman, 2012, 32 p. 13,95 €. Dès 3 ans.



On prend l'ouvrage dans les mains avec grand plaisir. Les illustrations sont un régal pour l'œil. Mais l'histoire déçoit qui est basée sur un sexisme ordinaire et reproduit les représentations ringardes de l'homme et de la femme. Cela aurait pu être une belle histoire d'amour, mais c'est devenu une bonne leçon de civisme conservateur.



Kemoun Ben, *Le Gros Chagrin*, illustrations de Charlotte Roederer, Nathan, 2012, 32 p. 10 €. Dès 3 ans.

Par la figure de la personnification, en jouant avec la conception de l'objet transitionnel de Winnicott, Ben Kemoun parle à l'enfant du cauchemar et cherche à lui apprendre à y résister. C'est un album sur les premières peurs, que met en images Roederer en multipliant les angles de vue pour un huis clos dans la chambre de l'enfant. Le récit lui, greffe à cette thématique celle de l'angoisse de l'enfant devant l'arrivée d'une petite sœur : la maman de Camille est à l'hôpital pour accoucher et Camille est donc seule avec son papa.

Battut Eric, *Bataille*, Autrement, 2012, 40 p. 14,50 €. Dès 6 ans.

Paru initialement en 2001, le livre de Battut est un petit chef d'œuvre de réflexion et d'humour. La formule de la mise en page met en regard le texte et l'image. L'image narre en complément du texte et tend à anticiper l'histoire. C'est une critique de l'autorité et du culte des chefs et des rois. Par une habile mise en scène, les peuples opposés vont se croiser dans l'espace, échanger leurs territoires sans



y prendre garde et les enfants, jouant entre eux, vont mettre fin à l'hostilité alimentée par un orgueil nationaliste ou différentialiste qui n'intéresse que le haut de la hiérarchie sociale et en rien le peuple qui en subit les mortelles conséquences.

Lavignette-Ammoun, Céline, Sakuya. *La princesse des fleurs des cerisiers*, illustrations de Degans Claire, Chan-Ok, collection Perles du ciel, 2012, 32 p. 13,25 €. À partir de 8 ans.



L'album reprend une légende fondatrice du Japon. C'est une histoire d'amour ternie par la jalousie du mari qui a laissé le doute s'installer en lui après les paroles suspicieuses de la sœur de Sakuya. La fin en est tragique, puisque Sakuya meurt après avoir mis au monde trois nouveau-nés dont Ninigi, le mari, va désormais prendre soin ayant compris son aveuglement. L'album soumet à la réflexion une conception de l'amour. Sakuya porte l'amour passion, celui de l'union où soi et l'autre s'épanouissent par leur rencontre même, au jour le jour perpétuée. Les enfants qu'elle fait naître sont le symbole de la richesse de l'amour sans lequel un individu ne réalise rien. Sakuya est le désir, autant que la raison d'aimer. À l'inverse, Ninigi est le symbole de l'amoureux possessif, qui ne se donne pas entièrement à l'amour, qui ne le vit pas comme une union, mais comme une conquête. Il restera dans cette posture jusqu'à la mort de Sakuya. Puis il chérira le fruit de cet amour par lui perdu, les trois nouveau-nés, retrouvant alors le sens symbolique de la vie. Cet album pourrait être ainsi une allégorie de l'union comme réalisation de l'humain. Les trois naissances ne sont pas à lire comme le sens de l'union mais comme le testament symbolique de la vie de Sakuya.



Picquermal Michel, *Mamouchka et le cousin aux nuages*, illustrations de Nathalie Novi, Gallimard jeunesse, 2012, 32 p. 13,50 €. Dès 3 ans.

Quand un album allie l'intelligence narrative à la richesse transgressive de l'illustration, on est proche du chef d'œuvre. Ce texte de Picquermal

s'ancre dans la veine de la littérature réaliste classique, celle de Dickens, mais aussi de Gorki ou d'Hector Malot. C'est un texte sur la mort.

Mamouchka est une vieille dame fatiguée qui achète auprès d'un brocanteur pauvre, qui tient son étalage sur le marché, un coussin brodé de nuages. Le soir, elle s'endort sur son fauteuil le dos calé par son beau cousin. C'est là que l'album entre dans ses rêves grâce, en particulier, à la puissance graphique de la peintre Nathalie Novi. Toute sa vie défile en vignettes de pleine page, dernières pensées de la défunte. Magnifique. ♦

Philippe GENESTE, Professeur de Français, enseignant au CNFEDS.